

Protée



Présentation

Tony Jappy

Volume 26, numéro 3, 1998

Logique de l'icône

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030520ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030520ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)

1708-2307 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jappy, T. (1998). Présentation. *Protée*, 26(3), 4–6.
<https://doi.org/10.7202/030520ar>

Tous droits réservés © Protée, 1998

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Logique de l'icône

Une présentation de Tony Jappy

Nous aborderons ce dossier consacré à la logique des icônes par un détour épistémologique. Il faut retenir, d'une part, que Peirce concevait toute logique comme une sémiotique formelle et, d'autre part, que, empiriste, il considérait après d'autres que c'est l'expérience, définie comme le « résultat cognitif de notre vie passée » (*C.P.* 2.84)¹, qui forme la base de nos connaissances. La spécificité du processus d'appropriation de ces connaissances ne se comprend qu'à la lumière de la place accordée par Peirce à l'inférence dans sa sémiotique. Nous sommes si habitués à la conception saussurienne du signe, assimilé sans doute trop hâtivement au mot du dictionnaire, que nous oublions parfois que ce sont les trois formes de l'inférence – abduction, déduction et induction – qui constituent pour Peirce la classe de signes la plus authentique, à savoir l'argument. Notre perception même du monde relève d'un processus quasi abductif assimilable à l'inférence, et c'est grâce à la perception accumulée des éléments des trois univers donnés par les catégories que notre expérience du monde se constitue.

Cette conception de la perception a eu sur la sémiotique de Peirce une incidence déterminante, que l'on peut facilement apprécier en la comparant à la théorie cognitive avancée par un autre empiriste, John Locke. Chez Locke, en effet, l'inférence travaille sur des idées *déjà* emmagasinées dans l'« entendement », grâce essentiellement à la sensation. C'est seulement pour rendre compte du traitement ultérieur des données de l'expérience ainsi acquises que Locke a recours à la division traditionnelle des symboles : terme général, proposition et processus inférentiel. Ne disposant ni de déictiques ni de pronoms, Locke n'avait aucun moyen de rendre compte de ce qui l'intéressait au premier chef, à savoir les particuliers, et les qualités premières étaient de toute façon pour lui une donnée immédiate, échappant par conséquent à une sémiotique des « idées ». De plus, dans ce système, le processus d'acquisition est totalement indépendant des opérations de traitement et d'assimilation ultérieures, les seules dont la logique, conçue elle aussi comme une sémiotique, était apte à rendre compte.

Chez Peirce, en revanche, les opérations d'acquisition et de traitement sont rigoureusement semblables : tout s'effectue par inférence, à commencer par la perception : « les éléments de tout concept entrent dans la pensée logique par la porte de la perception et en sortent par la porte de l'action préméditée », selon la formule lapidaire bien connue (*C.P.* 5.212, trad. Deledalle). Notre expérience du monde se constitue au moyen d'inférences portant sur des qualités, des existants et des signes, perçus grâce à des jugements perceptuels qui nous permettent notamment de saisir la généralité et, par là même, de distinguer ce qui est signe de ce qui ne l'est pas. On comprend donc pourquoi Peirce tenait l'argument pour le signe le plus achevé : il constitue la classe de signes qui assure tous les stades de la cognition, de l'acquisition des données premières jusqu'à leur assimilation ultérieure à notre expérience ; c'est donc la seule qui nous permette d'en apprendre plus sur le monde et d'en acquérir pragmatiquement des connaissances nouvelles.

Une telle conception de la cognition comporte pour notre dossier une implication capitale : la perception s'appliquant à tous les aspects du monde auquel nous participons, indépendamment de la catégorie à laquelle ils appartiennent, une sémiotique viable se doit d'être en mesure de rendre compte de la totalité des éléments perçus, qu'il s'agisse de qualités, d'existants, ou d'objets généraux comme les signes. C'est ainsi qu'en 1906 Peirce reconnaît

avoir élargi la portée de la logique (symbolique) de la tradition en y incluant deux composantes supplémentaires : une logique de l'univers des existants, c'est-à-dire une sémiotique de la quantification ; et une logique de l'univers qualitatif, autrement dit une logique des icônes :

Et il me semble que dans l'état actuel de notre connaissance des signes, la doctrine entière de la classification des signes et de ce qui constitue l'essentiel d'un type de signe donné, doit être étudié par un seul groupe de chercheurs. C'est pourquoi j'élargis la logique pour y intégrer tous les principes nécessaires de la sémiotique, et je distingue, en plus d'une logique des symboles, une logique des indices et une logique des icônes. (C.P. 4.9, trad. T. Jappy)

On le sait maintenant, la logique des indices est l'une des contributions majeures apportées par Peirce au développement de la logique générale. La logique des icônes, en revanche, reste plus diffuse, car il l'aborde de plusieurs manières sans jamais en proposer une formulation exhaustive et définitive. On la rencontre dans diverses définitions du signe, dans les définitions de la deuxième trichotomie également, où sont traitées les trois relations associant le signe à l'objet, et elle est consignée dans la théorie des hypoicônes² énoncée sous la forme d'une définition notoire de 1902 (elle revient régulièrement dans les textes qui suivent), d'une densité et d'une précision redoutables. Enfin, on en trouve l'illustration sans doute la plus achevée dans les graphes existentiels.

C'est ce défi posé par la logique des icônes que les collaborateurs de ce dossier ont accepté de relever, cherchant à mieux la faire comprendre, à l'approfondir et à l'étendre, et à l'illustrer sans jamais vouloir, bien sûr, se substituer à son concepteur. L'entreprise comporte une décision méthodologique importante : bien qu'il soit théoriquement possible d'isoler par précision la dimension qualitative de cette sémiotique, se confiner ainsi au seul niveau de la qualité aurait eu pour effet d'en masquer la contribution spécifique au processus global de la sémiologie, et de se priver de la diversité et de la richesse de ses manifestations.

Comme on pouvait s'y attendre, l'assimilation icône-signe visuel constitue une sorte de norme, à laquelle peuvent se mesurer ou se délimiter les autres manifestations sémiotiques de la qualité. C'est à ce problème précis, en effet, que sont consacrés trois des articles de ce dossier.

Francesca Caruana se propose, au moyen d'une analyse de deux mouvements de l'art contemporain, de revenir sur deux aspects quasiment complémentaires de la création artistique, à savoir l'imitation et le faux. Plaçant son analyse tour à tour sur les plans diagrammatique et métaphorique, elle met en évidence comment, dans l'exercice de leur activité créatrice, les artistes en question déconstruisent plus qu'ils ne reproduisent.

S'appuyant sur les écrits théoriques du peintre Wassily Kandinsky, David Scott s'intéresse au caractère proprement sémiotique de l'art non figuratif, c'est-à-dire d'un art apparemment sans objet et dont la portée référentielle serait quasiment nulle. Constatant une convergence des positions de Kandinsky et de Peirce, l'auteur s'attache à dégager la sphère d'application des trois hypoicônes peirciennes et à évaluer le potentiel dynamique des constituants forcément qualitatifs du tableau non figuratif.

Sur un plan plus purement épistémologique, Tony Jappy compare la manière dont deux approches radicalement différentes s'accommodent aussi bien des signes linguistiques que picturaux. Il s'intéresse en particulier au sort réservé à la métaphore picturale par une sémiologie visuelle à caractère linguistico-centrique d'un côté et par la logique des icônes de l'autre.

Mais l'équation icône-signe visuel, si elle fonctionne comme repère de base, n'épuise en aucune façon la question de la logique des icônes. Ainsi plusieurs collaborateurs se sont-ils intéressés aux caractères essentiellement qualitatifs de signes inscrits dans d'autres supports.

Joëlle Réthoré et Cécile Paucsik-Tourné, par exemple, ont étudié l'exploitation singulière à des fins poétiques, c'est-à-dire créatrices, du procédé d'agglutination « lexicale » employé par le romancier américain John Dos Passos dans sa trilogie *U.S.A.* Elles montrent comment ces éléments qualitatifs, véritables invitations au musement, contribuent à déstabiliser les certitudes tant linguistiques qu'ontologiques du lecteur, et l'orientent vers l'univers plus souple de l'imaginaire.

Quant à Jean Fisette, il remet sérieusement en question le statut quasiment hégémonique accordé dans les discussions de l'iconicité au signe visuel, facteur selon lui de méprises et d'erreurs d'interprétation. Après avoir dressé un inventaire très complet des caractéristiques de l'icône peircienne, et en tenant compte des canons de la musicologie, il avance et évalue l'hypothèse selon laquelle c'est le signe musical qui illustre le plus complètement le domaine qualitatif de l'icône.

Sur un tout autre plan, sociologique celui-là, Fernando Andacht applique la théorie peircienne des hypoicônes à des phénomènes sémiotiques constatés lors de l'émergence des nations nouvelles, à savoir la construction de communautés imaginées. Délaissant la portée « sensuelle » des icônes au profit de leur capacité à stimuler l'imaginaire symbolique, il montre comment le contenu des discours et les stratégies nationalistes constituent un travail sur les signes, travail qui exploite surtout leur dimension qualitative dans le but de construire un réel plus rassurant.

Enfin, trois articles du dossier s'attachent à explorer soit les limites de la logique des icônes, soit ses prolongements théoriques ou historiques.

On peut se demander quelles auraient été les catégories d'Aristote s'il avait parlé une langue autre que le grec. On peut également se demander si Saussure aurait limité l'objet de la linguistique à la langue s'il avait parlé une langue à genre naturel et non à genre grammatical comme le français. La question qu'ouvre Anne-Marie Christin est celle du problème de l'influence exercée par la constitution de leur langue sur la pensée des théoriciens du signe. À partir d'une anecdote apparemment anodine, elle aborde très vite le problème de l'influence de la langue sur la pensée. Montrant que la conception des icônes avancée par Platon pourrait être liée au fait qu'il parlait une langue alphabétique, dans laquelle les signes représentent des sons et non pas, par exemple, des mots écrits sur un support, elle évoque la possibilité que Peirce ait pu, dans sa théorie générale, négliger le support des signes pour les mêmes raisons.

Dans un texte qui est étonnamment à l'image de son sujet, Michel Balat s'emploie à illustrer et développer ce que Peirce a revendiqué comme son chef-d'œuvre, à savoir les graphes existentiels. Les diagrammes qu'il nous propose montrent à quel point Peirce a anticipé les recherches linguistiques portant sur la forme des énoncés qui ont jalonné la deuxième moitié du siècle, et témoignent de la manière dont une science « spéciale » comme la linguistique emprunte des concepts, ici les conventions permettant de rendre compte de la structure des énoncés, à une science plus générale comme la sémiotique. Il est à noter ici que les conventions utilisées dans cet article et dans celui de Jappy relèvent toutefois de systèmes de représentation différents.

Enfin, partant d'une étude capitale de la plume de John Dewey, Robert E. Innis revient, dans un texte riche et stimulant, sur le contexte philosophique et historique de la théorie peircienne de la qualité et sur l'influence qu'elle a pu exercer sur la philosophie américaine. En ouvrant ainsi sur les prolongements de la logique des icônes, l'auteur retrace les liens de parenté associant la pensée esthétique et philosophique de Dewey et la dimension qualitative de la sémiotique de Peirce. Ce faisant, il nous ramène à une période d'exégèse peircienne que nous aurions tort de négliger. Car on découvre ainsi la manière dont une idée lumineuse peut être reprise, développée et mise en application par les penseurs des générations postérieures.



-
1. Selon la convention, les extraits des *Collected Papers* se trouvant dans le dossier sont référencés par volume et paragraphe.
 2. Nous nous sommes alignés sur les conventions adoptées par Gérard Deledalle en ce qui concerne la graphie du mot hypoicône (N.D.L.R.).